Chercher l'espoir... : la veillée du partage...

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **8 (1978)**

Heft 12

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Chercher l'espoir ...

par Maurice Métral

La veillée du partage...

Rien n'illustre aussi parfaitement la chaleur humaine que la soirée de Noël. Si, en d'autres domaines, je tente d'innover, d'évoluer, de chercher des raisons de vivre qui ne sont plus d'hier, probablement déjà plus d'aujourd'hui, mais de demain, en ce qui concerne Noël, je demeure fidèlement attaché à l'esprit d'autrefois qui réchauffait l'Evénement. Non pas essentiellement à la légende, bien que les légendes aient des couleurs qui disparaissent avec nos zones de verdure et que nous regrettons, mais à l'atmosphère qui environnait Noël. Loin de moi, d'abord, cette idée de voir un amoncellement de cadeaux, la plupart inutiles, jonchés sous l'arbre ou dans les chambres. Loin de moi, ensuite, cette occasion de banqueter, de festoyer et, en fin de compte, de renouveler une fête comme les autres, banale et insipide. Mais que reviennent, oh oui! que reviennent, ces jours d'attente fébrile où les petites choses, préparées avec amour, faisaient la grande joie commune.

Les gens désabusés — ou les sages — savent aujourd'hui que le bonheur est un ensemble de petits événements, à peine perceptibles, comme le cri d'un oiseau que l'on reconnaît, le jeu d'un gosse, le bruissement des feuilles, la candeur d'une fillette jouant à la poupée, la saveur d'un vieillard curant sa pipe, ou la dévotion d'une femme s'affairant autour de son tricot. Dernièrement, Simenon racontait, à la télévision, que tout, de ce que l'on ne voit plus, que l'on n'entend plus, appartient au bonheur, et que, somme toute, à force de chercher le grand **B...**, on se retrouve assis sur un tas de mélancolie ou un récif de désespoir...

De quoi donc était fait, ce bonheur, à Noël, jadis? D'abord à la surprise: rien n'était prévu à l'avance des cadeaux que nous allions recevoir. La commande ne se faisait pas en feuilletant un catalogue ou en inventoriant une vitrine. Enfants et adultes croyaient en la magie de cette nuit. Les heures ne s'écoulaient pas de la même façon que durant les autres nuits de l'année. Chacun en silence, avait préparé sa surprise, avec une patience égale à l'effort renouvelé. On ne se contentait pas d'acheter, de faire empaqueter l'objet, et de le ficeler avec des rubans multicolores, mais on le manufacturait, on le sculptait, on l'ouvrageait. Je me souviens de ma mère qui, pendant une bonne semaine, continuait à œuvrer à l'aiguille pour tricoter une paire de gants. Et cela m'émerveillait parce que je n'en avais jamais possédé et que j'ignorais à qui ils étaient destinés — j'avais dix frères et sœurs — habitués que nous étions, en hiver, à nous protéger les mains avec de vieux bas. Ainsi nous fourrions les mains, comme des pieds, dans la laine reprisée et dont le talon bâillait sous le poignet...

Ma mère n'avait pas mesuré nos mains, aucune main, pour que la surprise fût totale. Elle s'était contentée de comparer la grandeur du gant tricoté à la surface de sa main comme si, de nous tous, elle eût su, au regard, nos proportions et notre géographie digitale... Lorsque je lui demandais tendrement: «Tu peux bien me dire pour qui c'est, je te jure de garder le secret...» elle souriait, en répondant: «Pour un petit homme... pour un vrai petit homme». Et elle tapotait le bout de mon nez... A mon grand désespoir, parce que nous étions toute une ribambelle de «petits hommes»...

— Puisque vous parlez couture, y aurait-il quelqu'un capable de me recoudre un bouton? (Dessin de Gilles-Cosmopress).

Cette paire de gants — qui m'était destinée sans que je l'aie su — je l'ai toujours conservée. Au début, la laine était brune. Le soleil et les années l'ont bue un peu. Elle est devenue grise. Et les fils se sont frangés, comme si, transformés en rides, ils eussent aujourd'hui pour moi un vrai visage: celui d'un mère que j'ai perdue, mais dont les mains sont toujours là, avec les rides, sur les gants élimés...

Depuis, j'ai reçu d'autres cadeaux. Mes enfants m'en ont offert à leur tour. Mais, jamais, je n'ai retrouvé cette joie profonde, totale, sublime, que ressentit, un jour, **un petit homme** en recevant une modeste paire de gants. Si, peut-être une fois, quand l'un de mes fils me gratifia de sa mascotte, confectionnée en «colonie». Vous savez, un objet tout simple: des morceaux de coton empilés les uns sur les autres, une tête en carton mâché, avec des couleurs, pour symboliser un «pantin». J'ai eu l'illusion, cette fois-là, de recevoir un autre **petit homme.** Cela fait bien des années... Mon fils était encore un enfant. Il est aujourd'hui un adulte à part entière. Mais le «pantin» est toujours dans ma voiture, suspendu au rétroviseur; et quand je voyage, il est rare que, des yeux, je ne dialogue pas avec lui. Il est devenu pour moi «quelqu'un» d'unique, d'irremplaçable, parce que sorti d'une paire de mains, comme une vraie vie...

Il y a deux ans, à Noël, une lectrice âgée de Neuchâtel me fit parvenir des cintres pour habits, qu'elle avait recouverts d'un tricot crocheté. Ces objets ont pour moi une vie, et si je prends un costume, entreposé sur l'un d'eux, il me semble qu'il me réchauffe déjà... bien avant de le porter!

Les handicapés savent, eux plus que les autres, le prix d'une petite chose qui devient une œuvre, une création. Je suis toujours ému quand j'en reçois, parce que dans cet objet, parfois imprécis, souvent sommaire, il y a tout l'espoir d'un petit homme démuni... et qui nous offre ce que nous ne pourrons jamais acheter: l'amour!

Souvenons-nous-en, à Noël!

La valeur d'une offrande n'a rien à voir avec le prix consenti, mais tout avec l'amour nourri pour aboutir à transmettre quelque chose qui est, à la fois, l'autre et nous...

m. m.